

rant ; il y a trois ans que vous avez pris ma défense et dit à celui qui m'avait frappé....

—N'achevez pas, interrompit Fanny ; jurez seulement que je suis innocente aujourd'hui comme je l'étais alors : mais n'achevez pas.... Ce secret n'appartient qu'à moi, et le silence m'a coûté assez cher pour que j'aie le droit de vous l'imposer.

—Il appartenait à un autre, madame, qui me l'a donné comme son dernier bienfait dans cette vie, comme sa pénitence et son expiation aux yeux de Dieu, et j'en dispose pour qu'aucun mérite ne manque à votre vertu ; ce n'est pas une faute que je rappelle, mais une couronne de martyre que je ramasse sur une tombe pour la poser sur votre front. Il y a six mois, j'ai reçu à votre insu, madame, deux lettres de M. Lascourt. Dans l'une, qui était ouverte, il me conjurait au nom de l'honneur de ne lire l'autre qu'à un jour qu'il me désignait, le 20 décembre, ni plus tôt ni plus tard. Ce jour est venu, et ce matin même j'ai lu sa lettre. La voici :

“ Je n'ai pas longtemps à vivre. Personne, excepté ma femme, ne sait la cause du chagrin qui me tue. J'ai vécu comme la plupart des hommes, sans foi et sans croyances, et au moment de quitter la vie, je doute encore. Mon orgueil incrédule résiste à ma conscience, qui m'épouvante ; j'hésite à avouer mes fautes, à livrer mes remords à un homme, à faire des lèvres une confession qui n'est pas dans mon cœur. C'est une chose sainte pour ceux qui sont convaincus, mais moi, dont la raison ne veut pas s'humilier, je craindrais de jouer par faiblesse une comédie sacrilège. Et cependant j'ai besoin de dire à quelqu'un ce que j'ai fait. Je repousse le pardon de Dieu et je demande le vôtre. Devant moi, il y a le néant peut-être ; derrière moi, pour de longues années encore, et jusqu'à ce qu'ils arrivent au terme où je suis, ceux qui m'ont aimé et qui garderont mon souvenir. Puisque c'est-là la seule chose certaine, il faut que mon châtimement reste avec ma mémoire sur la terre !.... et que les hommes mesurent leur estime à mes actions.

“ Vous vous êtes habitué à m'honorer, à respecter et à bénir mon nom : je vous ai rendu le vôtre, je vous ai enrichi, comblé de bienfaits.... Voilà le masque : regardez le visage. Voilà l'homme bon et généreux. Voici l'homme qui a trouvé et retenu pendant six ans la fortune de votre père, l'homme que le vol, la misère d'une famille et le suicide d'un vieillard ont enrichi....

—Il ne savait rien, monsieur, dit Fanny, rien des malheurs qu'il avait causés....

Alexandre continua :

“ L'homme qui a vécu sans remords jusqu'au jour où on lui a montré son infamie. Défiez-vous donc de la bonté, de l'honneur, de la vertu ! Le front le plus calme renferme des pensées honteuses, et la chair ne recouvre que mensonges et corruption ! Aimez votre femme et respectez votre mère, mais avant elles encore aimez et respectez celle qui savait tout, qui aurait consenti à mourir pour écarter de moi le déshonneur et qui serait prête à se sacrifier de nouveau. S'il y a jamais eu un cœur pur sur la terre !.... c'est celui de Fanny.”

—Madame, dit Alexandre en s'agenouillant devant elle, nous ne devons pas maudire quand vous avez pardonné. Votre mari est toujours pour moi ce qu'il est resté à vos yeux. Je le pleure, et je l'aime aujourd'hui comme je l'aimais et je le pleurerais hier ; il n'y a point de fautes et d'infortunes que n'effacent un tel repentir et la grâce que vous m'avez accordée. Mais avant une séparation que mon erreur a rendue nécessaire, laissez-moi vous prier pour moi-même. Oui, je vous aimais, madame, et trompé par vos larmes, par votre trouble en ma présence, j'ai cru souvent que vous m'aimiez sans oser me l'avouer. J'étais un insensé, je le vois bien, de vous prêter les passions et les faiblesses des autres cœurs. J'ai flétri la pureté de vos pensées, j'ai mêlé mon amour et votre résignation, et dans quelques jours peut-être, je vous aurais assez méconnue pour tomber à vos pieds et vous dire : Aimez moi. Cette lettre m'a éclairé et vous a épargné ce dernier affront, le plus grand et le plus cruel de tous. Dites-moi, madame, dites-moi que vous me pardonnez cette offense.

Fanny échangea avec la mère d'Alexandre un regard dont seules, elles comprirent la profonde douleur : elle lui saisit la main, et dans ce regard et dans cette étreinte convulsive elle sembla retrouver la force qui l'abandonnait.

—Pardonnez ! dit Mme Daveyrier, et accomplissez sans vous démentir votre destinée. Pardonnez à mon fils !

—J'ai tout oublié, dit Fanny. Quand je suis arrivée ici, monsieur, je croyais que l'absence vous aurait guéri d'un amour sans espoir. Je m'étais trompée et j'aurais dû repartir aussitôt. Ma faute est d'être restée, puisque je n'étais pas maître de parler. Mais maintenant tout est dit entre nous : nos cœurs n'ont plus de secrets et nous savons l'un et l'autre ce que nous pensons et quel est notre devoir. Rendez à votre femme ce qui lui appartient, rendez-lui le bien que je n'ai pas voulu lui enlever, et s'il le faut, effacez-moi de votre souvenir. Moi, je garderai